

Jeu

Deux clowns modernes embourgeoisés : *Gustave n'est pas moderne*

Philip Wickham

Théâtre et cinéma
Numéro 88, 1998

URI : id.erudit.org/iderudit/16422ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Wickham, P. (1998). Deux clowns modernes embourgeoisés : *Gustave n'est pas moderne*. *Jeu*, (88), 40–41.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

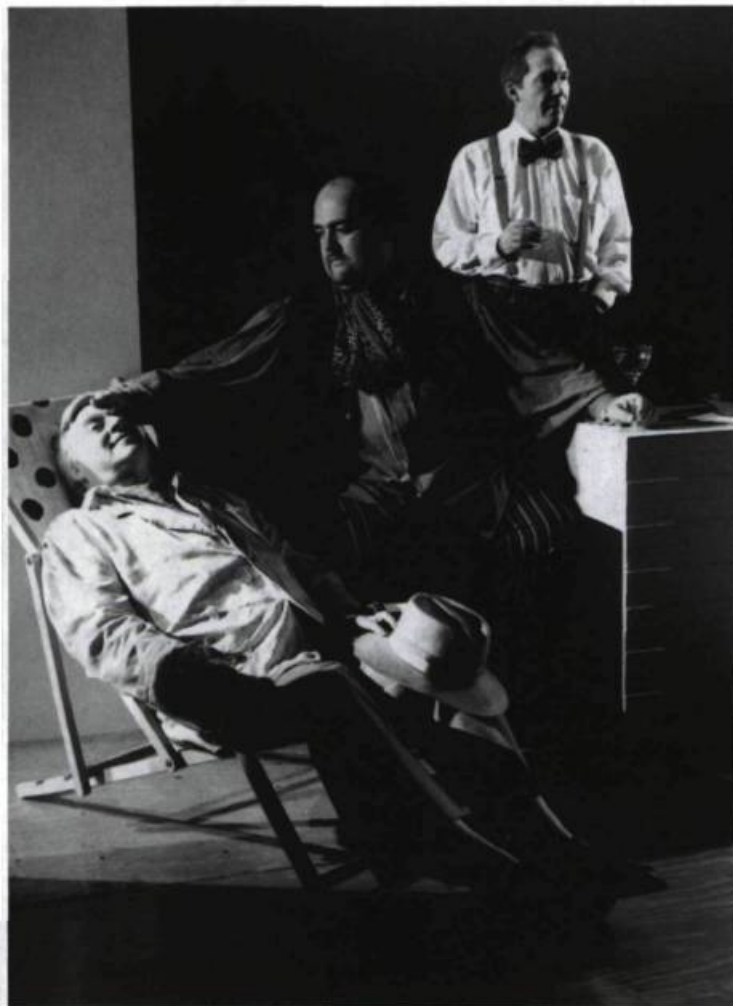
Deux clowns modernes embourgeoisés

On dit que Gustave Flaubert s'est adonné à un colossal travail de recherche encyclopédique, étalé sur une période de six ans, pour préparer son dernier roman, *Bouvard et Pécuchet*, demeuré inachevé à cause de la mort de l'écrivain, survenue en 1880. On dit aussi que le titre de cette œuvre personnifie la dualité intrinsèque du créateur de *Madame Bovary*, cette opposition intérieure qu'il appelait ses « deux bonshommes distincts » et qui annonçait, en littérature, la naissance de la modernité. Dans cette pièce inspirée du roman de Flaubert, le dramaturge d'origine espagnole Armando Llamas, qui réside aujourd'hui en France et écrit essentiellement en français, a voulu interroger cette modernité en déclarant déjà dans le titre que, non non, Gustave n'est peut-être pas aussi moderne qu'on le dit. Par pure provocation.

Dans ses spectacles précédents, le Théâtre de la Récidive avait exploré des écritures méconnues, notamment celle de Odön von Horváth, Václav Havel, Charles Ferdinand Ramuz, en adoptant pour chacune de ses mises en scène une approche non psychologique du jeu, ce qui lui a donné une certaine vitalité, malgré une forte présence du texte. Jean-Claude Côté a voulu ici poursuivre dans cette voie. Cela n'allait pas de soi étant donné que la pièce est très verbeuse, qu'elle accumule une profusion de mots où sont mêlés argot, références littéraires, cinématographiques et artistiques tirées de toutes les époques, des termes savants ou scientifiques aussi. À tel point qu'on a jugé nécessaire, et amusant, d'inclure dans le programme du spectacle un « p'tit dico », question de mettre le public au parfum de ce jargon parfois déroutant. Il s'agit donc d'un texte presque entièrement basé sur la dynamique de la causerie, avec une bonne dose de pédanterie. Quand on entend déblatérer les deux verbomoteurs que sont Bouvard et Pécuchet, on a peine à croire que le dialogue s'appuie sur un fond de vérité ; il serait plutôt le vernis d'un vide existentiel profond. À ce titre, *Gustave n'est pas moderne* est héritière de ces pièces qui empruntent les méandres de l'absurde, à travers une prolifération du langage qui perd de son sens à force de ne rien dire. Comme les Vladimir et Estragon de Beckett, les personnages s'interpellent par de petits sobriquets affectueux : Pécu et Boubou. Les titres des différents tableaux, qui étaient projetés au-dessus de la petite scène du Théâtre la Veillée par des diapositives, ne correspondaient pas forcément au contenu ou étaient complètement loufoques : les numéros, qui auraient dû indiquer l'ordre des tableaux, encore moins : le premier tableau était le 8, le deuxième le 1, le troisième le XX...

Gustave n'est pas moderne

TEXTE D'ARMANDO LLAMAS. MISE EN SCÈNE : JEAN-CLAUDE CÔTÉ ; DÉCORS ET COSTUMES : GINETTE GRENIER ; ÉCLAIRAGES : ÉRIC CHAMPOUX ; SON : CAROLYNE VACHON ET JEAN-CLAUDE CÔTÉ ; MONTAGE VIDÉO : MARTIN PLOUFFE ; DIAPOSITIVES : CAROLYNE VACHON. AVEC CLAUDE GAI (GUSTAVE), MARTIN LAROCQUE (BOUWARD) ET LUC MORISSETTE (PÉCUCHE). PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA RÉCIDIVE, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LA VEILLÉE DU 21 OCTOBRE AU 8 NOVEMBRE 1997.



Claude Gai, Martin Larocque
et Luc Morissette dans
Gustave n'est pas moderne
du Théâtre de la Récidive.
Photo : RPV Photographie.

Dans cette mise en scène, on a choisi de les identifier à des manières de clowns un peu dandy, de façon subtile. Pécu a les cheveux roux, une petite barbichette, il porte les lunettes au bout du nez, son pantalon à carreaux est soutenu par des bretelles, un nœud papillon complète le dessin. Il est grand et maigre, tandis que Boubou est plutôt corpulent dans son gros pantalon noir lui aussi à bretelles ; il porte le béret français au début de la pièce. L'opposition entre ces Laurel et Hardy français (ou tout autres duos clownesques modernes) est plus prononcée encore lorsque les deux personnages se retrouvent en caleçon à la fin de la pièce. Comme des clowns, d'ailleurs, leurs occupations sont insignifiantes : en plus de prendre du soleil, de cuisiner, de regarder des films pornographiques, ils s'adonnent à des démonstrations scientifiques ou se filment avec une caméra vidéo portable pour faire échec au temps et au cafard.

La tension dramatique dans une telle pièce est finalement assez mince, le niveau de la langue, bien qu'intrigante et ludique, nous éloigne de ces personnages attachants qui semblent avoir échangé leur candeur de clown pour une langue de bois trop vernie, trop propre pour être vraie. **J**

Qui plus est, Pécu et Boubou ne font rien, ils s'émeuvent très peu devant les drames de la vie, et leurs dialogues ne servent finalement qu'à exprimer un état de torpeur et de blasement qui se prolonge dans des disputes verbales dignes des vieux couples les plus entêtés. Dès le premier tableau, devant une scène où ils voient un enfant se faire tuer, ils se soucient surtout d'avoir raison l'un de l'autre et finissent par se dire, imperturbables : « Si on allait passer quelque temps à la campagne ? » Dans un autre tableau, Pécuchet cherche à voir le trou de son cul ; il pose un miroir par terre et Bouvard l'éclaire par en dessous. Il s'ensuit un dialogue sur l'objectivité et la subjectivité de ce qu'on peut s'imaginer d'une chose qu'on n'a jamais vue et qu'une autre personne nous décrit. La propension de l'homme à tout intellectualiser, se dit-on en voyant ce tableau, le sépare toujours plus de sa nature première. Dans le tableau CLIX intitulé « Le convive de pierre », ils sont assis sur des chaises longues à la terrasse de leur maison de campagne, et Bouvard s'amuse à décrire les invités qu'ils attendent en parlant comme un poème et en créant des rimes des plus cocasses, avec *briefing* et *travelling* par exemple. La langue française dans toute sa noblesse se fait déculotter.

Le texte de Llamas est très avide de détails pour aider à caractériser les deux personnages.